

Juste un petit vin chaud

Christiane Aguiar

Marthe avait toujours été à la fois horrifiée et fascinée par le spectacle des démolitions effectuées dans les vieux quartiers parisiens.

Elle supportait difficilement le bruit et l'effondrement des murs sous les coups de butoir qui résonnaient en elle en un fracas apocalyptique. Tous ses sens en déroute la poussaient à fuir. Et pourtant, elle restait plantée là, immobile, à fixer les grandes plaies ouvertes dans les constructions. Ah ! ces pans coupés de pièces au papier déchiré d'où pendent, comme viscères, des tuyauteries tordues, où s'accrochent encore, tout de guingois, de vieilles cuisinières fendues, des plaques de carrelages déchiquetés. Lorsque la poussière était retombée, dans les temps de pause, elle continuait, en somnambule, de regarder ce foyer éclaté, ce logis violé... Apparaissaient alors les fautes de goûts dans l'assemblage hétéroclite des couleurs, des papiers peints, les vilains chromos encore fixés sur un bout de paroi, disgrâces devenues maintenant émouvantes dans leur ultime et impitoyable étalage ; toute cette chaude et encore proche intimité des vies ainsi exposée aux regards des voyeurs, aussi indécente, aussi obscène qu'un sexe disséqué par un scalpel !

Marthe habitait en banlieue, dans un vieux pavillon désuet dont la délicatesse fanée s'entourait d'un halo de verdure légère et de fleurs étranges d'un grand jardin. Sa décrépitude même se fondait en camaïeux de gris transformant la vétusté en douce rêverie changeante. Elle aimait ces intérieurs hantés délicieusement par les générations passées dont les rémanences diaphanes se manifestaient pour elle en chaque pièce, au hasard d'un rayon de soleil, d'une odeur d'armoire, d'un grincement de porte, d'un reflet, d'un parfum fugace. Elle n'avait apporté que peu de changements en ces lieux presque abandonnés, qu'elle louait pour un prix dérisoire depuis vingt ans déjà. Ses ressources modestes, ses goûts et son grand âge l'avaient conduite à laisser en l'état le corps et l'âme de cette demeure autrefois charmante. En somme, elle y vivait à l'étouffée d'un petit bonheur mélancolique, enclose en cette frêle chrysalide, jusqu'au jour où...

On avait décidé de briser son cocon, de l'en chasser, de détruire la maison. Une lettre de la propriétaire en signifiait la vente et lui demandait de prévoir son départ, lui proposant de la reloger dans le futur immeuble qui serait bâti à cet endroit. Un drame ! Et cette lettre toute blanche, apportée par un facteur lugubre, véritable ordonnateur des Pompes Funèbres, un messager de la mort. Oui, c'était le *Messenger de la Mort* ! Elle n'aurait jamais pensé que sa fin lui serait ainsi annoncée, puisqu'elle n'imaginait pas pouvoir survivre à un tel choc.

Pourtant elle survécut, et trouva même en cette disgrâce le moyen de puiser de nouvelles forces. Car il fallait faire face à l'adversaire, il fallait lutter contre l'insensibilité, l'indifférence de son époque qui suscitaient et permettaient de telles infamies ! Mais comment ?

Retirée avec ses maigres biens en un nouveau domicile provisoire situé tout près de l'ancien, elle guettait l'arrivée de l'armée ennemie. Tout d'abord, ça n'avait été que va-et-vient de bonshommes casqués, farauds, supputant, mesurant et discutant à grand renfort de gestes théâtraux devant la façade de l'édifice. Puis vinrent les machines grondantes, monstres cracheurs de fumées délétères et d'odeurs nauséabondes, qui prirent place en première ligne, devant la fragile demeure sans défense. Marthe sentit son cœur écartelé en même temps que la grille arrachée livrait la maison à l'élan têtue des bulldozers. Et ils frappèrent ! Le perron d'abord, éventré, s'écroula, et par la brèche l'habitation fut fouaillée au plus profond de sa vie intime, s'effondrant bientôt par larges morceaux. Marthe avait enfoui son visage entre ses mains. Puis elle s'était obligée à regarder l'Ogre en son festin, trouvant dans cette vision d'horreur des forces pour sa vengeance.

Pendant quelque temps, Marthe sortit très peu, mais elle n'était pas seule pour autant. Les petits vieux qui logeaient à côté, tapis derrière leurs fenêtres à longueur de journée (que faire quand on ne marche presque plus ?) s'étonnaient des visites fréquentes que Marthe recevait maintenant entre chien et loup. Que pouvait-elle bien fricoter avec ce jeune homme maigrelet aux cheveux longs et sales, nanti d'un regard bizarre ? À son âge tout de même... elle avait bien quatre-vingts ans !

Le garçon, petit corniaud des rues, était entré pour la première fois chez Marthe un soir d'hiver glacé : elle lui avait, par la fenêtre, fait signe de venir alors qu'il tentait de se protéger du vent cinglant dans un recoin de mur. C'était pauvre chez elle, mais il y faisait tiède et un petit vin chaud à la cannelle, ça ne se refuse pas. « Une recette de ma grand-mère », avait expliqué Marthe.

« Drôle de mémé, quand même, s'était-il dit, pour une fois que je ne fais pas peur aux bourgeoises ! » Enfin, bourgeoise... elle n'en avait pas l'air, dans ses quinze mètres carrés : un lit, une table et trois chaises... Mais, alors, son petit vin chaud à la cannelle, ça ! Et parfois même une bonne soupe mitonnée, calant bien l'estomac.

Les jours passaient. Pendant ce temps, le pavillon en face avait disparu, les tonnes de gravats furent enlevées. Marthe s'était efforcée de ne plus regarder là-bas après le premier jour de la destruction. Sauf pourtant un matin, quand ouvrant sa fenêtre, elle reçut en pleine figure cette absence : le trou béant, cette négation de la vie, plus rien, le néant. Toute une partie de son existence irrémédiablement effacée. Larmes de rage douloureuses aux yeux, elle avait refermée sa croisée, tourné le dos à ce vide, repris ses menues occupations, se nourrissant des visites de Corniaud. Au fil des jours et rapidement, les nouveaux appartements se mirent à s'empiler : huit étages de cages à lapins en béton. Taf, taf, taf : taloches de ciment par ici ; plop, plop, plop : trois coups de pinceaux par là. On arriverait bientôt au bout de la tâche.

Parallèlement à ces travaux, les réunions et conciliabules continuaient chez Marthe. Corniaud avait bien meilleure mine, des couleurs aux joues et le regard plus clair. Ils s'entendaient parfaitement : une vraie symbiose entre ce jeunot et cette petite vieille : un beau duo, vraiment.

Cette soirée-là les trouva penchés sur un paquet qu'il avait précautionneusement apporté et ouvert sur la table. Les yeux de Marthe prirent un éclat métallique tandis que sa main tendue vers l'objet resta prudemment en suspens. Paquet refermé avec soin, questions et réponses furent chuchotées brièvement.

« Tu crois que ça marche bien ton truc ?
Voyons, ce n'est pas la première fois que je joue avec, on s'est bien marré avec ça dans les carrières !
Quand même, attention...
Vous en faites pas, Mémé, c'est du gâteau...
Passe par derrière, c'est désert, il reste encore un grand bout de jardin. Tu penses si je connais bien l'endroit !
Alors, Mémé, vous ne voulez pas venir avec moi faire une petite promenade au clair de lune ?
Allons, tu n'y penses pas, mon garçon, je marche si mal... »

À la nuit tombée, une mince silhouette s'était glissée comme un serpent sur le chantier, contournant l'immeuble presque terminé. De lune, point, tout était calme. Sur le coup de quatre heures, un « boum » fracassant réveilla le voisinage, allumant les yeux des pavillons environnants, jetant aux fenêtres des visages ébahis. En face, il y avait du spectacle : cages à lapins éventrées, tout de guingois, un joli trou dans la façade ornée de belles fissures.

Au petit matin, la poussière était retombée, un essaim a vite tournoyé autour des ruines. Les commentaires allaient bon train :

« Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer ?
Moi je vous le dis, mon bon Monsieur, on ne sait plus rien fabriquer de costaud de nos jours !
Est-ce que vous ne pensez pas plutôt que des sans-abri, parce froid, auraient pu venir s'y abriter ? Avec leurs réchauds de fortune, un camping-gaz rouillé ? »

Mais quelqu'un savait. La réponse était toute simple : l'ancienne maison s'était vengée du froid édifice impersonnel et sans cœur. Œil pour œil, dent pour dent : c'est la Loi du Talion !

Le lendemain soir, ceux qui passaient dans la rue auraient pu voir par la fenêtre doucement éclairée de Marthe deux silhouettes penchées l'une vers l'autre. La vieille dame et le jeune homme trinquaient gentiment et sirotaient la bonne boisson fumante : juste un petit vin chaud à la cannelle, ça ne peut pas faire de mal ...

